

## LE TRAVAIL : UNE VISION ET UNE RESPONSABILITÉ DEVANT LE MONDE !

Germain  
KAMBALE  
Makwera,  
Jésuite.  
Rédacteur en  
Chef adjoint de  
*Congo-Afrique*.  
gerkambale@  
yahoo.fr

**L**e 1<sup>er</sup> mai de chaque année, l'Organisation Internationale du travail (OIT) convie le monde entier à célébrer le travail en tant que valeur sociale en même temps qu'elle attire l'attention de tous (gouvernants, entrepreneurs, employés) sur les problèmes sous-jacents au monde du travail dont le chômage, générateur d'un cortège de maux propres à la RD Congo et à quelques pays de l'Afrique subsaharienne. En tête de série se trouvent des maux qui ont une incidence directe sur les marchés de la main-d'œuvre : la faiblesse des secteurs public et privé ; la taille énorme de l'économie informelle urbaine rendant possible le lien inextricable entre un salaire maigre et une vie insolente ; le retard dans la modernisation et la transformation du secteur rural...

Aussi, toute politique sociale qui se veut authentiquement humaine devra-t-elle reposer sur des stratégies capables d'insérer l'homme dans une dynamique d'autonomisation en vue d'un résultat conséquent, source de cohésion et d'harmonie sociale. Ainsi, le travail modifie consciemment l'environnement de l'homme selon une intention voulue et entretenue, en passant évidemment par le feu, comme le suggère son étymologie : *Tripalium* (latin) signifie « instrument de torture ». En d'autres termes, le travail fait partie de ce que Hannah Arendt situe dans le domaine de la *Vita Activa*, différente de la *Vita Contemplativa*, car il fait de l'homme un *Homo Faber*, celui qui fabrique, qui produit un gain comme résultant du temps et de l'énergie mis en œuvre. En tant qu'activité réfléchie et consciente, le travail vise à obtenir un revenu décent : c'est une œuvre, une action !

Comme œuvre, la communauté attend une production dans laquelle celui qui travaille a mis de

lui-même et c'est en raison de cela que le résultat a un sens intrinsèque et non une simple valeur d'échange. Comme action, le travail transforme les rapports humains, humanise la vie économique et sociale, comme l'avait déjà judicieusement prévenu l'Encyclique *Mater et Magistra*<sup>1</sup>. C'est ici que le travail constitue une dimension fondamentale de l'existence humaine non seulement comme une activité à exercer mais surtout comme une mission à accomplir qui engage le poids de la responsabilité.

Malheureusement, certaines activités humaines, par mépris ou par ignorance, ne sont pas toujours acceptées dans certains pays africains. Le travail n'est pas perçu comme un accroissement communautaire ou un partage de vie. Il n'est pas non plus perçu comme un moyen de participer à l'émergence de l'humanité. Ceux qui s'y opposent s'efforcent de trouver les moyens efficaces pour atteindre leur objectif : le poste de commandement, les richesses... On pense ainsi que les agriculteurs ou les artisans (soudeurs, charpentiers, plombiers, « froideurs »...), par exemple, ne sont pas « honorables » (!). La ruée exagérée et presque scandaleuse vers les facultés de droit, d'économie, de médecine, de sciences de l'information et de la communication..., dans certains pays au moins, aux dépens des écoles professionnelles et pratiques semble relever de cette mentalité mercantile. En RD Congo comme dans certains pays africains, on pense souvent naïvement que les études universitaires ouvrent la porte à des postes juteux qui ne nous obligent plus à faire partie de la classe d'en bas, pour parler comme Bujo<sup>2</sup>.

En conséquence, le nombre de chômeurs augmente chaque année. Quelques-uns s'adonnent au loisir permanent. Les plus ingénieux se transforment en « débrouillards », au propre comme au figuré. Entre temps, le « petit reste » qui semble être embauché, intègre un processus porteur de revers permanents tels que l'exploitation, la sous-rémunération, l'absence des avantages sociaux, la stigmatisation, la terreur... Qui ignore ces entreprises qui changent de stagiaires tous les trois mois pour éviter un engagement quelconque ? L'assainissement et la sous-traitance ne sont-ils pas devenus de véritables alibis pour les employeurs et leurs avocats ? À ce chapelet tragique s'ajoutent les incidents de travail dont on parle moins ou pas du tout. La contribution de John Kalenga (et les autres) analyse, fort opportunément, chiffres à l'appui, les accidents industriels survenus à la Gécamines de 1953 à 2010, en indiquant leur fréquence, leur taux de gravité ainsi que les

1 Jean XXIII, *Mater et Magistra*, 1961, pp. 175-177.

2 Bénézet BUJO, *Les Dix Commandements pour quoi faire ? Actualité du problème en Afrique*, Kinshasa, Saint Paul Afrique, 1985, pp. 50-53.

causes de décès enregistrés.

Face à ce tableau abstrus, y a-t-il lieu d'ouvrir le débat sur les futurs possibles du travail en Afrique subsaharienne? Dans sa réflexion, le Professeur Yoka indique quelques défis à relever pour que les créateurs artistiques bâtissent des industries performantes et des marchés culturels compétitifs, tandis que le Professeur Kä Mana propose d'écouter la métaphore de *la girafe et du goéland* pour mieux contrecarrer l'élan vorace et morbide d'un néolibéralisme basé sur les principes de profit féroce et de compétition destructrice. À son estime, cette métaphore permet de « développer et de promouvoir une économie des êtres humains sensibles à leur vulnérabilité et à leur fragilité, qui veulent être ensemble, vivre ensemble, se développer ensemble, rêver ensemble et s'aimer au-delà des critères du marché que sont la croissance indéfinie et les possessions matérielles sans limites ».

Cette démarche fait écho à la perspective de la tradition africaine selon laquelle travailler signifie se donner mutuellement la vie, y compris aux ancêtres, et préparer l'avenir aux-non-encore-nés qui remplaceront les vivants d'aujourd'hui. On ne s'étonnera donc pas de ce que plusieurs proverbes africains décrivent ce caractère collectif de la conception du travail. À titre illustratif, ce proverbe amharique éthiopien : « Quand les toiles d'araignées sont unies, elles peuvent ligoter (capturer) un éléphant ». Les Massai (Kenya, Tanzanie) renchérissent : « Quand les girafes se liguent, le lion abandonne sa proie ». N'est-il pas urgent d'écouter cette sagesse africaine pour que le travail soit le lieu significatif et le plus décisif du caractère humain de la vie, du niveau d'humanité auquel accède une société ?

C'est à cette question que tente de répondre le Professeur Kasereka dans sa réflexion consacrée au travail des mouvements citoyens. L'auteur observe que « les mouvements citoyens, les rappeurs et les *rastamen*, porte-paroles de l'Afrique avide de changement, rappellent aux États assiégés par des idéologues obtus qu'il est du devoir d'une démocratie vivante d'offrir à sa jeunesse la possibilité d'une éducation en vue d'une société meilleure ». Il s'agit de développer chez cette jeunesse la capacité de « vivre en état de dissonance cognitive », de dénoncer les contradictions de la société existante, de critiquer publiquement les traditions et les institutions sans être inquiétée. Il s'agit de « rappeler à la communauté la nécessité d'agir au présent selon ce que demande l'avenir ou le futur qu'elle s'est librement donné ». ■